

BACCALAUREAT GENERAL

SESSION 2018

PHILOSOPHIE série L

SUJET

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 7

EPREUVE DU LUNDI 18 JUIN

Ce sujet comporte 2 pages numérotées de 1/2 à 2/2.

L'USAGE DES CALCULATRICES EST STRICTEMENT INTERDIT.

Le candidat traitera, au choix, l'un des trois sujets suivants.

1^{er} sujet

La culture nous rend-elle plus humain ?

2^{ème} sujet

Peut-on renoncer à la vérité ?

3^{ème} sujet

Expliquer le texte suivant :

Souvent nous ne savons pas ce que nous souhaitons ou ce que nous craignons. Nous pouvons caresser un souhait pendant des années entières, sans nous l'avouer, sans même en prendre clairement conscience ; c'est que l'intellect n'en doit rien savoir, c'est qu'une révélation nous semble dangereuse pour notre amour-propre, pour la bonne opinion que nous tenons à avoir de nous-mêmes ; mais quand ce souhait vient à se réaliser, notre propre joie nous apprend, non sans nous causer une certaine confusion, que nous appelions cet événement de tous nos vœux ; tel est le cas de la mort d'un proche parent dont nous héritons.

Et quant à ce que nous craignons, nous ne le savons souvent pas, parce que nous n'avons pas le courage d'en prendre clairement conscience. Souvent même nous nous trompons entièrement sur le motif véritable de notre action ou de notre abstention, jusqu'à ce qu'un hasard nous dévoile le mystère. Nous apprenons alors que nous nous étions mépris sur le motif véritable, que nous n'osions pas nous l'avouer, parce qu'il ne répondait nullement à la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Ainsi, nous nous abstenons d'une certaine action, pour des raisons purement morales à notre avis ; mais après coup nous apprenons que la peur seule nous retenait, puisque, une fois tout danger disparu, nous commençons cette action.

SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1818.

La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

Session 2018

PHILOSOPHIE

Série S

ÉPREUVE DU LUNDI 18 JUIN 2018

Durée : 4 heures

Coefficient : 3

Le candidat traitera, au choix, l'un des trois sujets suivants.

L'usage des calculatrices est interdit.

Ce sujet comporte 2 pages.

Sujet 1

Le désir est-il la marque de notre imperfection ?

Sujet 2

Éprouver l'injustice, est-ce nécessaire pour savoir ce qui est juste ?

Sujet 3

Expliquez le texte suivant :

Tous les phénomènes de la société sont des phénomènes de la nature humaine, produits par l'action des circonstances extérieures sur des masses d'êtres humains. Si donc les phénomènes de la pensée, du sentiment, de l'activité humaine, sont assujettis à des lois fixes, les phénomènes de la société doivent aussi être régis par des lois fixes, conséquences des précédentes. Nous ne pouvons espérer, il est vrai, que ces lois, lors même que nous les connaîtrions d'une manière aussi complète et avec autant de certitude que celles de l'astronomie, nous mettent jamais en état de prédire l'histoire de la société, comme celle des phénomènes célestes, pour des milliers d'années à venir. Mais la différence de certitude n'est pas dans les lois elles-mêmes, elle est dans les données auxquelles ces lois doivent être appliquées. En astronomie, les causes qui influent sur le résultat sont peu nombreuses ; elles changent peu, et toujours d'après des lois connues. Nous pouvons constater ce qu'elles sont maintenant, et par là déterminer ce qu'elles seront à une époque quelconque d'un lointain avenir. Les données, en astronomie, sont donc aussi certaines que les lois elles-mêmes. Au contraire, les circonstances qui influent sur la condition et la marche de la société sont innombrables, et changent perpétuellement ; et quoique tous ces changements aient des causes et, par conséquent des lois, la multitude des causes est telle qu'elle défie nos capacités limitées de calcul. Ajoutez que l'impossibilité d'appliquer des nombres précis à des faits de cette nature mettrait une limite infranchissable à la possibilité de les calculer à l'avance, lors même que les capacités de l'intelligence humaine seraient à la hauteur de la tâche.

MILL, *Système de logique*, 1843

La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

Série ES

PHILOSOPHIE

2018

**DATE :
Lundi 18 juin 2018**

Durée : 4 h 00

Coefficient : 4

CALCULATRICE INTERDITE

Matériels autorisés : néant

Documents nécessaires : néant

**Ce document comporte 2 pages, numérotées de 1/2 à 2/2.
Dès que ce document vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.**

La candidate ou le candidat traitera, au choix, l'un des trois sujets proposés.

2018	Baccalauréat général - Série ES			Sujet
18PHESMLR1	Philosophie	Coef. : 4	Durée : 4 h	1/2

Traiter un sujet au choix

Sujet 1

Toute vérité est-elle définitive ?

Sujet 2

Peut-on être insensible à l'art ?

Sujet 3

Expliquer le texte suivant :

« Quand nous obéissons à une personne en raison de l'autorité morale que nous lui reconnaissons, nous suivons ses avis, non parce qu'ils nous semblent sages, mais parce qu'à l'idée que nous nous faisons de cette personne, une énergie psychique d'un certain genre est immanente¹, qui fait plier notre volonté et l'incline dans le sens indiqué. Le respect est l'émotion que nous éprouvons quand nous sentons cette pression intérieure et toute spirituelle se produire en nous. Ce qui nous détermine alors, ce ne sont pas les avantages ou les inconvénients de l'attitude qui nous est prescrite ou recommandée ; c'est la façon dont nous nous représentons celui qui nous la recommande ou qui nous la prescrit. Voilà pourquoi le commandement affecte généralement des formes brèves, tranchantes, qui ne laissent pas de place à l'hésitation ; c'est que, dans la mesure où il est lui-même et agit par ses seules forces, il exclut toute idée de délibération et de calcul ; il tient son efficacité de l'intensité de l'état mental dans lequel il est donné. C'est cette intensité qui constitue ce qu'on appelle l'ascendant moral. Or, les manières d'agir auxquelles la société est assez fortement attachée pour les imposer à ses membres se trouvent, par cela même, marquées du signe distinctif qui provoque le respect. »

DURKHEIM, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912)

1. « immanente » : intérieure

La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

2018	Baccalauréat général - Série ES			Sujet
18PHESMLR1	Philosophie	Coef. : 4	Durée : 4 h	2/2

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2018

PHILOSOPHIE

Toutes séries sauf TMD et STHR

Lundi 18 juin 2018

Durée de l'épreuve : 4 heures - coefficient : 2

Ce sujet comporte 2 pages numérotées de 1 à 2.

L'USAGE DE LA CALCULATRICE EST STRICTEMENT INTERDIT

Le candidat traitera l'un des sujets suivants au choix.

Sujet 1 :

L'expérience peut-elle être trompeuse ?

Sujet 2 :

Peut-on maîtriser le développement technique ?

Sujet 3 :

Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un Etat, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent : et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient ce même pouvoir.

MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois* (1748)

Pour expliquer ce texte, vous répondrez aux questions suivantes, qui sont destinées principalement à guider votre rédaction. Elles ne sont pas indépendantes les unes des autres et demandent que le texte soit d'abord étudié dans son ensemble.

1. Dégager l'idée principale du texte et les étapes du raisonnement.

2. Expliquer :

- a) « dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut » ;
- b) « la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir » ;
- c) que signifie « l'indépendance » dans le texte ?

3. Les lois sont-elles nécessaires à la liberté ?



Métropole – Philosophie Terminale L

SUJET 1 : La culture nous rend-elle plus humain ?

A EVITER :

Se concentrer uniquement sur la distinction entre **nature** et **culture**. Il faut bien prendre en compte la spécificité du sujet et ne pas essayer à tout prix de réciter son cours.

Introduction

Définitions :

Culture : on désigne par culture l'ensemble des activités et des attributs humains qui ne proviennent pas de sa nature, mais de ce qu'il a acquis par la société. La culture devient alors ce processus par lequel l'homme améliore sa nature première en développant des capacités qui le distinguent des autres animaux et qui en font une espèce à part.

Si la culture au sens général est capable de nous humaniser, de nous rendre proprement humain, ce développement est-il pour autant nécessairement accompagné d'un perfectionnement sur le plan moral ? Car être humain, être « plus humain », ce n'est pas seulement sortir de l'animalité pour vivre en société, c'est aussi **faire preuve d'humanité** envers les autres, d'être bienveillant et respectueux.

Problématique : la culture renforce-t-elle ou fragilise-t-elle notre humanité ? Et quelle facette de notre humanité est-elle capable de renforcer ?

Plan : La culture semble donc nécessaire au développement des compétences qui permettent d'humaniser l'homme (le travail, l'art, la technique). L'homme doit nécessairement s'extraire de sa condition animale, en transformant la nature, pour vivre. C'est donc en devenant des êtres de culture que les hommes accèdent à l'humanité. Mais si les hommes deviennent plus humains par la culture, ce serait seulement d'un point de vue formel. Les hommes vivent en société et s'organisent à partir de relations pacifiées, mais rien ne garantit que la culture rende l'homme moral effectivement (c'est-à-dire « plus humain » dans ses relations aux autres). Nous verrons alors comment la culture peut nous rendre authentiquement humain, c'est-à-dire bienveillants et respectueux à l'égard d'autrui, quand bien même autrui serait différent de moi. La culture peut-elle adonc éviter l'ethnocentrisme et la barbarie ?

I. La culture est ce qui nous fait passer de l'animalité à l'humanité

Idée directrice : C'est la culture qui permet de développer des capacités proprement humaines et de vivre en société et non pas isolés.

Hegel : dans la *Phénoménologie de l'esprit*, passage de la dialectique du maître et de l'esclave, montre que par le travail, l'esclave s'humanise. Le travail produit un renoncement à la satisfaction du désir immédiat. Introduction de la médiation qui fait de lui un homme. Contre l'animalité qui est considérée comme le fait d'être asservi à par pulsions et ses désirs.

La culture est aussi constituée par un ensemble d'**interdits** et de **règles** qui nous font accéder à l'humanité au sens où l'on devient des individus rationnels capables de vivre en société.

Cf. Freud, *Le malaise de la civilisation* ; grâce à la culture (c'est-à-dire par les interdits que les parents et la société professent), l'enfant apprend à renoncer à la satisfaction de ses pulsions. La culture produit un renoncement au **principe de plaisir** qui peut guider l'enfant en bas âge, pour qu'il intériorise le **principe de réalité**. Il ne peut pas se servir des autres comme des moyens pour satisfaire ses pulsions. Ce qui permet la vie en commun. Par la culture, l'homme s'humanise.

- ⇒ Mais si la culture fait accéder à l'humanité, elle ne rend simplement humain, ce qui ne peut pas dire qu'elle nous rende plus humain, c'est-à-dire qu'elle ne favorise pas nécessairement l'apparition d'une réelle moralité.

II. Mais la culture nous fait-elle nécessairement passer à la moralité ?

Ici il faut insister sur le terme « plus humain ». La culture produit-elle un changement quantitatif (on acquière plus de connaissances, de savoir-vivre etc.) ou qualitatif (on acquière une réelle moralité).

La culture nous fait accéder à l'humanité au sens où elle nous enjoint de construire des relations avec les autres. **Platon** : *République* II, le travail et la technique (et l'art) font qu'on doit nécessairement entrer dans une communauté sociale. On devient donc plus humain dans la mesure où par la culture on vit avec nos semblables.

Mais cette communauté sociale développée par la culture ne produit pas nécessairement une **communauté morale**. On peut être dans une simple communauté d'intérêts et à aucun moment on ne traite les autres avec moralité. Qu'est-ce à dire ? Ici on peut introduire la distinction entre **moyen** et **fin**. La culture ne nous rend pas nécessairement plus humain, c'est-à-dire qu'elle ne nous entraîne pas à traiter les autres avec respect, comme des fins en soi, et pas seulement comme des moyens.

Kant : *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, 7ème partie. Critique de la politesse.

- Question de la formation d'un état international. Mettre fin aux conflits mondiaux.
- Problème : si les hommes sont policés, ce n'est qu'une apparence de moralité, donc d'humanité.

Culture comme raffinement, comme développement personnel par l'art, ne nous rend pas nécessaire plus humain, c'est-à-dire plus moral, plus respectueux d'autrui. En effet, on peut être cultivé et **barbare** en même temps : ex de l'officier nazi dans le *Silence de la mer* de Vercors.

Transition : Rousseau : critique de la culture et de la politesse qui est le plus souvent le masque de l'immoralité. Plus on donne l'impression d'être moral, par le civisme et le raffinement culturel, plus on se donne le droit de ne pas respecter les autres.

III. Il faut que la culture nous sorte de notre individualité pour nous orienter vers les autres. C'est à cette condition qu'elle nous rendra plus humain.

Idée directrice : La culture peut être en elle-même inhumaine : contenir une barbarie.

Cf. Lévi-Strauss, *Race et histoire*. Introduire les concepts de barbarisme, ethnocentrisme.

- Ethnocentrisme : considérer sa culture (c'est-à-dire coutumes, ses valeurs morales et ses habitudes), comme des valeurs universellement valables. Et considérer celui qui ne partage pas la même culture comme un barbare, un sauvage.
- Barbare : celui à qui on n'accorde pas le statut d'humain. Celui qu'on considère comme un sauvage, proche de l'animalité de par ses actions. On l'appelle aussi le primitif. Il ne serait pas aussi avancé que nous sur la ligne du progrès de l'humanité.

Ce que montre Lévi-Strauss c'est que celui qui peut considérer autrui comme un barbare devient lui-même un barbare car il considère que certains hommes ne doivent pas être traités comme des humains à part entière.

Il faut alors que la culture, entendue au sens des humanités, nous permettent de nous ouvrir aux autres. C'est par la culture que nous pouvons respecter les autres.

Cf. Deleuze, *Abécédaire* : c comme culture. L'homme cultivé c'est celui qui sait des choses sur plusieurs sujets différents, et selon différents points de vue. Il s'oppose au spécialiste. Ce qui lui permet de ne pas placer une foi aveugle dans son savoir culturel et de rester ouvert aux autres cultures.



Métropole – Philosophie Terminale L

SUJET 2 : Peut-on renoncer à la vérité ?

Avant-propos.

Il est avant tout primordial de comprendre que ces éléments de corrigé ne constituent en aucun cas un “corrigé type”, mais seulement des exemples de traitement possible de ce sujet d’explication de texte.

En philosophie la démarche de pensée individuelle et la logique de l’argumentation est ce qui rendra un travail bon le jour de l’épreuve.

Il n’y a pas un plan possible mais plusieurs, même s’il faut méthodiquement procéder de manière linéaire (expliquer ligne après ligne, du début à la fin, et montrer comment l’argumentation se déroule). Ce corrigé se veut donc avant tout une explication d’un texte et des attentes que suppose cette épreuve différente de la dissertation, et non un corrigé type comme on pourrait en trouver en sciences dures : mathématiques...

Texte à expliquer et pièges à éviter

Expliquer le texte suivant :

« Tous les phénomènes de la société sont des phénomènes de la nature humaine, produits par l’action des circonstances extérieures sur des masses d’êtres humains. Si donc les phénomènes de la pensée, du sentiment, de l’activité humaine, sont assujettis à des lois fixes,

les phénomènes de la société doivent aussi être régis par des lois fixes, conséquences des précédentes. Nous ne pouvons espérer, il est vrai, que ces lois, lors même que nous les connaîtrions d'une manière aussi complète et avec autant de certitude que celles de l'astronomie, nous mettent jamais en état de prédire l'histoire de la société, comme celle des phénomènes célestes, pour des milliers d'années à venir. Mais la différence de certitude n'est pas dans les lois elles-mêmes, elle est dans les données auxquelles ces lois doivent être appliquées. En astronomie, les causes qui influent sur le résultat sont peu nombreuses ; elles changent peu, et toujours d'après des lois connues. Nous pouvons constater ce qu'elles sont maintenant, et par là déterminer ce qu'elles seront à une époque quelconque d'un lointain avenir. Les données, en astronomie, sont donc aussi certaines que les lois elles-mêmes. Au contraire, les circonstances qui influent sur la condition de la marche de la société sont innombrables, et changent perpétuellement ; et quoique tous ces changements aient des causes et, par conséquent, des lois, la multitude des causes est telle qu'elle défie nos capacités limitées de calcul. Ajoutez que l'impossibilité d'appliquer des nombres précis à des faits de cette nature mettrait une limite infranchissable à la possibilité de les calculer à l'avance, lors même que les capacités de l'intelligence humaine seraient à la hauteur de la tâche. »

MILL, *Système de logique* (1843).

La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

Présentation du sujet et pièges à éviter

Ce texte de Mill a trait à une notion classique du programme de terminale S, "**la société**", cette dernière faisant partie du grand domaine "**la politique**").

Il s'agit d'un texte visant à définir ce que sont les phénomènes sociaux, en les comparant notamment aux phénomènes naturels et à expliquer pourquoi ils ne sont pas autant compréhensibles.

Pièges à éviter :

- 1) la paraphrase : il faut expliquer le texte et non le répéter ;
- 2) ne pas voir la distinction magistrale que fait Mill entre le naturel et le social ;
- 3) ne pas voir la définition donnée de notre entendement : quelque chose qui est par nature limité et non voué à l'omniscience.

Analyse du texte

- Une explication de texte doit répondre à des attentes précises : lorsque j'explique un texte je dois montrer quelle est la thèse de l'auteur sur un sujet précis (son point de vue) et quelle stratégie argumentative il met en place pour donner sa thèse (de quelle manière il s'y prend ? Quel type d'argumentation il choisit ? Quels procédés sont les siens ? etc.).

- Il faut aussi voir si la position défendue par l'auteur est originale ou pas, et qu'est-ce que cela nous apprend sur le sujet. En effet, si la connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise, chaque extrait à expliquer fait partie d'un thème au programme de philosophie, qu'on est censé connaître. Ainsi, on peut faire dialoguer la position de l'auteur avec nos connaissances sur la question, afin de voir si sa thèse est subversive ou classique, originale ou non.

- L'idéal serait aussi de mettre en évidence un enjeu : manière par exemple que le texte a de faire résonner une question plus générale.

- Dans une première lecture du texte, afin de vous assurer que vous l'avez bien compris (et que vous pouvez donc commencer l'explication), il faut pouvoir répondre aux six attentes de l'Introduction, ce que nous allons donc faire ici.

1) Situation du texte

Dans ce texte, extrait du livre *Système de logique*, Mill...

2) Thème du texte (de quoi cela parle, quel est le domaine général auquel il a trait) ... s'intéresse à ce que sont les phénomènes sociaux et à comment on peut les comprendre.

3) Problème du texte

Ce texte met en lumière un réel paradoxe : Mill nous dit en effet les phénomènes sociaux sont issus de lois fixes, comme tout autre phénomène naturel, mais qu'on ne peut pour autant pas les expliquer aussi facilement. Pourquoi donc ?

4) Thèse du texte (point de vue défendu par Mill)

Les phénomènes naturels se distinguent par des données et des causes limitées en nombre et constantes dans le temps, donc facilement appréhendables par l'entendement, au contraire des phénomènes sociaux qui proviennent de circonstances indéfinies, variables à l'infini, et qu'on ne peut délimiter en nombre, qui dont défient notre faculté de compréhension des choses limitée.

Proposition de plan

I. Les phénomènes sociaux ne sont pas dus au hasard, mais proviennent de lois, même si logiquement on les comprend moins que les phénomènes naturels, par exemple.

« Tous les phénomènes de la société sont des phénomènes de la nature humaine, produits par l'action des circonstances extérieures sur des masses d'êtres humains. Si donc les phénomènes de la pensée, du sentiment, de l'activité humaine, sont assujettis à des lois fixes, les phénomènes de la société doivent aussi être régis par des lois fixes, conséquences des précédentes. »

↳ Mill commence par assimiler les phénomènes de société aux phénomènes rationnels ou sentimentaux. Tous, les uns comme les autres, s'expliquent par des lois fixes, objectives et donc compréhensibles. Les phénomènes de sociétés résultent de ces lois, et sont donc soumises à la loi de causalité : telles causes les produisent.

« Nous ne pouvons espérer, il est vrai, que ces lois, lors même que nous les connaîtrions d'une manière aussi complète et avec autant de certitude que celles de l'astronomie, nous mettent jamais en état de prédire l'histoire de la société, comme celle des phénomènes célestes, pour des milliers d'années à venir. »

↳ Néanmoins, une différence existe entre tous les phénomènes : ceux de la nature sont entièrement prédictibles, à l'instar des phénomènes célestes, ceux de la société ne le sont pas autant. Pourquoi ? Mill ne nous l'explique pas mais on peut émettre l'hypothèse suivante : même si les phénomènes sociaux obéissent à des lois, les individus qui font l'histoire sont malgré tout des êtres libres...

II. Explication de cette différence de compréhension des phénomènes sociaux et des phénomènes naturels, par la définition de ce que sont les phénomènes célestes.

« Mais la différence de certitude n'est pas dans les lois elles-mêmes, elle est dans les données auxquelles ces lois doivent être appliquées. En astronomie, les causes qui influent sur le résultat sont peu nombreuses ; elles changent peu, et toujours d'après des lois connues. Nous pouvons constater ce qu'elles sont maintenant, et par là déterminer ce qu'elles seront à une époque quelconque d'un lointain avenir. Les données, en astronomie, sont donc aussi certaines que les lois elles-mêmes. »

↳ Mill explique que ce qui différencie la certitude provenant des phénomènes naturels du manque de certitude quant aux phénomènes sociaux, ne vient pas des lois en question, à l'origine des phénomènes, mais précisément des différences entre les phénomènes. Il s'intéresse alors aux phénomènes célestes et à l'astronomie. Ce qui fait qu'ils emportent la certitude, c'est d'une part que leurs causes sont en nombre minimal et d'autre part qu'elles ne varient pas. De sorte qu'il est facile de prédire leur évolution et ce qu'elles feront plus tard. Ainsi donc les phénomènes célestes peuvent être certains, puisqu'il y a une constance de base qui les rendent compréhensibles et prédictibles.

III. Ce que sont, a contrario, les phénomènes sociaux. Variété et multitude...

« Au contraire, les circonstances qui influent sur la condition de la marche de la société sont innombrables, et changent perpétuellement ; et quoique tous ces changements aient des causes et, par conséquent, des lois, la multitude des causes est telle qu'elle défie nos capacités limitées de calcul. Ajoutez que l'impossibilité d'appliquer des nombres précis à des faits de cette nature mettrait une limite infranchissable à la possibilité de les calculer à l'avance, lors même que les capacités de l'intelligence humaine seraient à la hauteur de la tâche. »

↳ Commenant par "au contraire", Mill montre qu'il va opposer les phénomènes sociaux aux phénomènes naturels. Pourquoi ? Parce que les circonstances, les causes des phénomènes sociaux ne sont pas en nombre restreint, mais sont innombrables, de sorte que cela outrepassa notre faculté de compréhension, qui, elle, est limitée. Nous ne sommes omniscients donc ne pouvons comprendre tout ce qui se trame quand il y a une infinité de circonstances à appréhender. Et Mill de rajouter que quand bien même notre intelligence serait de taille à appréhender tout cela, quelque chose résiste : il est impossible de dénombrer les faits humains. Donc quand bien même nous aurions l'intelligence d'en comprendre les causes, nous n'avons pas celle de délimiter correctement combien ils sont. C'est donc en raison de notre entendement limité et de la multitude et de la variété des faits sociaux, que

nous sommes en incapacités de les comprendre comme nous comprenons les phénomènes naturels.



Métropole – Philosophie Terminale L

SUJET 3 : SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1818

Souvent nous ne savons pas ce que nous souhaitons ou ce que nous craignons. Nous pouvons caresser un souhait pendant des années entières, sans nous l'avouer, sans même en prendre clairement conscience ; c'est que l'intellect n'en doit rien savoir, c'est qu'une révélation nous semble dangereuse pour notre amour-propre, pour la bonne opinion que nous tenons à avoir de nous-mêmes ; mais quand ce souhait vient à se réaliser, notre propre joie nous apprend, non sans nous causer une certaine confusion, que nous appelions cet événement de tous nos vœux ; tel est le cas de la mort d'un proche parent dont nous héritons.

Et quant à ce que nous craignons, nous ne le savons souvent pas, parce que nous n'avons pas le courage d'en prendre clairement conscience. Souvent même nous nous trompons entièrement sur le motif véritable de notre action ou de notre abstention, jusqu'à ce qu'un hasard nous dévoile le mystère. Nous apprenons alors que nous nous étions mépris sur le motif véritable, que nous n'osions pas nous l'avouer, parce qu'il ne répondait nullement à la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Ainsi, nous nous abstenons d'une certaine action, pour des raisons purement morales à notre avis ; mais après coup nous apprenons que la peur seule nous retenait, puisque, une fois tout danger disparu, nous commettons cette action.

SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1818.

Texte sur l'inconscient (ce qu'on ne sait pas de soi-même), la mauvaise foi (ce qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même), la honte (fait d'être mal à l'aise devant soi-même)

Problématique : Nous voulons nous valoriser à nos propres yeux, mais certaines passions que nous avons sont basses et honteuses. Comment l'image que nous voulons avoir de nous-mêmes empêche-t-elle d'avoir une véritable connaissance de soi ?

Erreurs à éviter :

- paraphraser tout le texte (reformuler tout ce qu'il dit mais sans l'expliquer)
- oublier (volontairement ou non) de commenter une partie du texte, une phrase ou un mot important (ex : « conscience », « intellect »...)
- donner son avis personnel de façon péremptoire (ex : « je ne trouve pas qu'il a raison... »)

I. Les désirs, les souhaits

Phrase introductive : « souvent », « nous » => désir, crainte = passions

Phrase 2 : long terme. « dangereuse pour notre amour-propre » : on a une certaine image de nous-mêmes, on veut bien s'apparaître à soi-même, se valoriser à nos propres yeux, et pour maintenir ça, on se cache une partie de la réalité. Il y a toute une réalité cachée, souterraine. Le moi c'est l'intellect/la conscience + autre chose de caché. Ex : je souhaite que mon concurrent fasse faillite

Phrase 3 : nos sentiments nous trahissent, ils mettent la lumière sur nos désirs véritables. Nous n'y pouvons rien. L'ex : la mort est une chose triste mais la cupidité prend le dessus. on peut tricher avec notre intellect mais pas avec nos passions, elles apparaissent comme plus sincères et plus vraies que l'intellect. Il y a du mensonge par rapport à soi-même, de la tricherie, de la malhonnêteté dus aux convenances, à ce qu'il est convenable de penser ou faire. On veut y correspondre.

On peut penser au cas Elizabeth de Freud : une femme qui a des symptômes psychosomatiques car elle ne veut pas s'avouer qu'elle est amoureuse de son beau-frère.

II. Les craintes

Ex : peur d'être abandonné. « nous », « souvent » : parallèle avec le début de la 1^{ère} partie.
« courage » : dimension morale qui entre en jeu. Ce qui s'y oppose = lâcheté. Celui qui ne sait pas quels sont ses véritables souhaits et craintes se cache à lui-même la vérité par manque de tempérament, par faiblesse morale, il n'est pas assez fort pour faire face à la vérité.

C'est le hasard qui vient révéler la tromperie : caractère aléatoire de la connaissance de soi.
« mystère » : c'est en nous mais ça se passe sans nous, on n'y a pas accès, c'est un moi dédoublé. Révèle la force de l'amour-propre qui enlève de notre regard des pans entiers de notre vie intérieure. Ex : on pense donner aux pauvres par générosité alors qu'on veut être bien vu.

« oser » : de nouveau dimension morale. « bonne opinion » : il y a une vanité, un orgueil de l'esprit humain qui veut cacher ses défauts et mettre en valeur ses qualités. « mépris » : il y a vraiment une erreur = l'esprit arrive à se duper lui-même ; mais l'esprit « n'ose pas se l'avouer », donc d'une certaine façon il le sait, mais tacitement, inconsciemment.

« une certaine action » : ex => tuer celui qui nous empêche d'arriver à nos fins. Le tableau qu'il dépeint de l'humain est très négatif, car ce qu'on pense être des « raisons » (rationnel)
« morales » (désir de bien, de justice, de moralité) n'est que lâcheté, désir ou crainte honteuse. La honte de soi empêche d'être sincère. La moralité n'est ici qu'une excuse, un prétexte pour venir cacher la lâcheté. Les raisons morales sont de beaux habits sous lesquels se cache une vérité misérable : l'envie d'alimenter son amour-propre et la cupidité ou autre défaut.

Conclusion

Conflit interne entre l'image de soi, l'amour-propre, destiné à se valoriser soi-même et combler son orgueil, et la sincérité par rapport à soi, le fait d'avoir une image de soi qui correspond au réel, et l'unité avec moi. Ici, le moi est divisé entre celui qui est lâche et qui se croit mu par des raisons morales, et celui qui désire ou craint des choses honteuses pour les convenances morales.



Métropole – Philosophie Terminale S

SUJET 1 : Le désir est-il la marque de notre imperfection ?

Notion en jeu : le désir.

AVANT-PROPOS.

Il est avant tout primordial de comprendre que ces éléments de corrigé ne constituent en aucun cas un “corrigé type”, mais seulement des exemples de traitement possible de ce sujet de dissertation.

En philosophie la démarche de pensée individuelle et la logique de l’argumentation est ce qui rendra un travail bon le jour de l’épreuve.

Il n’y a pas un plan possible mais plusieurs. Ce corrigé se veut donc avant tout une explication du sujet et de ses attentes, et non un corrigé type comme on pourrait en trouver en sciences dures : mathématiques...

PRESENTATION DU SUJET ET PIEGES A EVITER

Ce sujet, « Le désir est-il la marque de notre imperfection ? », a trait à une notion classique du programme de terminale S, **le désir**, faisant partie du grand domaine “**La culture**”. C’est un sujet à portée existentielle, qui questionne les tenants et aboutissants de quelque chose qui nous touche tous, le désir.

PIEGES A EVITER :

- 1) confondre le désir et des envies particulières (avoir envie d'une chocolatine, ce n'est pas le désir) ;
- 2) sous-estimer le verbe "être", qui en philosophie est lourd de sens, l'être, c'est l'essence, la nature de quelque chose, c'est loin d'être superficiel ;
- 3) ne pas comprendre l'expression "notre imperfection", qui est porteuse elle-aussi : ce n'est pas une imperfection parmi d'autres, anodine (telle personne a mauvais caractère ou mange trop), mais une imperfection de la nature humaine ;
- 4) ne pas voir que le sujet s'adresse à l'humanité avant tout : ici parler des animaux n'irait pas du tout, c'est un sujet à portée universelle sur la condition humaine.

ANALYSE DU SUJET

Ce travail d'analyse correspond à ce que vous devez faire au brouillon pour vous approprier le sujet dans toute sa dimension. Ce travail est absolument indispensable pour vous permettre de cibler le sujet et de ne pas faire de hors-sujet.

1. Définition des termes.

- **le désir** : terme désignant un certain nombre d'envies, de pulsions, mais d'un ordre d'abord irrationnel et / ou corporel (lorsque je veux quelque chose, ma volonté est réfléchie, mais ce n'est plus réfléchi lorsque je désire). C'est aussi plus précisément la conscience d'un manque et l'effort que nous faisons pour pallier à ce manque qui crée le désir. Il semble du coup originellement relié à une certaine imperfection...

- **est-il** : le verbe "être" est sans doute l'un des plus simples de la langue française. Il marque un état, voire un constat. Mais en philosophie il peut se dédoubler et prendre un sens tout autre où il s'agit alors de nature des choses, d'essence. Se demander si le désir est la marque de notre imperfection, c'est donc se questionner quant à son essence.

- **la marque** : une marque, c'est un stigmate, une trace, un indice qui vient nous indiquer quelque chose. Par exemple l'empreinte d'un pas est la marque que quelqu'un a marché...

- **notre imperfection** : comme dit plus haut, il est important de voir ici le côté existentiel de l'imperfection, ce n'est pas une imperfection anodine, mais ce serait plutôt quelque chose frappant la condition humaine en son entier, comme l'indique le pronom personnel "notre". On peut penser que notre imperfection, c'est le fait d'avoir une double nature composée de corps et d'esprit, ou d'être des êtres de manque parce que dotés d'une conscience qui appelle sans arrêt à autrui pour trouver la plénitude.

2. Mise en tension du sujet et problématisation.

Mettre en tension le sujet, c'est trouver deux réponses qui font faire un grand écart au sujet, qui le tirent dans un sens et dans l'autre comme on peut étirer un élastique vers deux extrémités. Sans mettre en tension le sujet, on ne peut pas le problématiser, c'est-à-dire voir le problème sous-jacent au sujet, le problème que pose la question même du sujet. Et si on ne voit pas ce problème, on se contente de répondre à la question posée, ou de reformuler le sujet, mais sans le problématiser. Alors on ne répond pas aux attentes de la dissertation de philosophie, qui suppose une aptitude à problématiser.

Pour mettre en tension le sujet, on va proposer deux réponses a priori opposées, l'une évidente, qui nous vient à l'esprit le plus spontanément, l'autre qui vient la réfuter ou en montrer les limites.

- sujet : le désir est-il la marque de notre imperfection ?
- réponse évidente : oui, il semble bien que le désir soit la marque de notre imperfection. Si nous avions tout, s'il ne nous manquait rien, pourquoi donc désirerions-nous ?
- réponse opposée qui réfute la première réponse ou en montre les limites : plutôt que le marqueur de l'imperfection, le désir serait davantage l'indice que nous sommes perpétuellement insatisfaits et insatiable.

Cela amène alors la problématique suivante : l'essence du désir se définit-elle par rapport à une imperfection de notre nature humaine, est-elle forcément négative, défective, ou ne peut-elle pas au contraire être vue de manière plus optimiste, comme le signe d'une quelconque grandeur de l'homme, qui se distingue précisément du reste du monde vivant par son existence désirante, insatiable et perfectible à l'infini.

PROPOSITION DE PLAN

I. Oui, il semble bien que le désir soit la marque de notre imperfection

1. Le désir, ou le manque comme point de départ.

Comme nous l'apprend le mythe d'Eros, le désir est marqué par le manque, le défaut de, l'imperfection, donc. Pourquoi ? Parce qu'Eros est fils de Poros (l'abondance) et de Pénia (la pauvreté), ce qui en fait un « *daimon* », mi-Dieu mi-homme. De nature pour une part divine et pour une part indigente, le désir est donc conscience d'un manque, mais manque lié à la quête d'être comblé. Il part donc d'une imperfection, c'est elle qui le motive. En effet, comment pourrions-nous désirer ce dont on ne manque pas ?

2. Le désir, ou le dés-astre, à la quête de l'étoile perdue.

Étymologiquement, le désir vient du latin *desiderare*, de *sidus*, "étoile" ; mot provenant de la langue des augures. Au sens étymologique, le désir est le regret d'un astre disparu, la nostalgie d'une étoile. Cf. le désir comme dés-astre, l'absence de l'astre, dont parle chez Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Si nous avons perdu notre étoile, alors il y a manque et imperfection encore. C'est ce qu'explique Platon bien avant dans le mythe d'Aristophane du *Banquet* : le désir pour lui est la marque de notre imperfection originelle, nous ne serions selon lui que des moitiés d'homme, coupés de notre autre moitié, de notre alter ego, suite à une punition

divine. Toute notre vie donc, nous cherchons notre alter ego, cette autre partie de nous-mêmes dont nous avons été amputés. Lorsque l'on a trouvé cette moitié, nous ne désirons plus, nous sommes comblés, achevés, et plus imparfaits.

II. Mais en fait, ce serait plus la marque d'une insatiabilité existentielle, ou d'un idéal, ce qui n'est pas équivalent à cette imperfection de nature dont nous parlent l'étymologie ou les mythes.

1. Le désir archétypal, motivé par un idéal, ce que nous apprend la psychanalyse.

On peut très bien penser à l'instar de la psychanalyse que le désir provient d'un archétype construit par notre inconscient. Lacan dans son séminaire explique ainsi que nous nous créons tous une image de nous-mêmes rêvée, un idéal auquel on aimerait correspondre, qui provient de notre éducation, de la société, de ce qu'on l'on veut être au plus profond de nous-mêmes. Or lorsque l'on désire une personne, selon la psychanalyse c'est parce que cette dernière est la marque de cet idéal que nous avons construit, elle est notre alter-ego idéal. Ce n'est donc pas parce que nous sommes imparfaits que nous désirons ici, mais parce qu'au contraire nous nous idéalisons.

2. Le désir, la marque d'une insatiabilité existentielle.

Plus encore, l'être humain ne se suffit pas de ce qu'il a ou de ce qu'il est. C'est ce qui le différencie de l'animal qui se contente de satisfaire ses besoins. Mais le désir n'est pas un besoin, il va plus loin, il est la marque d'une insatiabilité de nature, qui peut être le signe de notre grandeur : l'homme repousse toujours ses limites, progresse, ne veut pas se contenter de ce qu'il a sous la main. Il désire donc, à l'infini, et une fois qu'un désir est comblé, un autre survient. À l'image de la célèbre citation de **Lévinas**, « le désir ne s'assouvit qu'en créant de nouvelles faims », le désir, précisément parce qu'il n'est pas besoin, ne peut jamais s'assouvir. Il est insatiable et l'accomplissement d'un désir en auto-génère quasi automatiquement un

autre. Nous sommes des éternels insatisfaits, mais ce n'est pas là une quelconque imperfection, c'est bien plutôt le signe d'une transcendance par rapport au reste du monde vivant.

III. Et si donc le désir était au contraire positif, et loin d'être la marque de notre imperfection, il serait bien plutôt le symbole non seulement de notre grandeur, mais particulièrement dans celle-ci, de notre perfectibilité ?

1. La perfectibilité : le propre de l'homme, une qualité

L'homme n'est conçu comme imparfait que parce qu'il est perfectible infiniment. Est-ce là vraiment une imperfection ? Pourquoi voir les choses de manière si négative ? Si l'on se perfectionne, est-ce vraiment parce qu'à la base on est catégoriquement imparfaits, ou parce que nous sommes des êtres de progrès ? Rousseau, dans le *Discours sur l'origine*, explique que « sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : *c'est la faculté de se perfectionner, faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu ; au lieu qu'un animal est au bout de quelques mois ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce au bout de mille ans ce qu'elle était la première année de ces mille ans* ». Autrement dit, la perfectibilité, le désir absolu de s'améliorer sans cesse, est ici une qualité et non un défaut, ce n'est donc pas la marque d'une imperfection, mais la marque d'une grandeur : la capacité à se surpasser, à s'adapter, à progresser et se transcender.

2. Le désir comme élan vital, fondement de notre existence et non imperfection de cette dernière

Ce sont les auteurs classiques, ou les théoriciens religieux qui ont tendance à considérer le désir comme la marque de notre imperfection, parce que désirer cela serait nous ramener à notre essence corporelle, celle qui nous rapproche des animaux. Le désir en tant que tel est à condamner et seul celui qui ne désire plus se rapproche du sage, de la perfection... Platon

condamne le désir, à l'image de sa comparaison avec le tonneau des Danaïdes : l'homme désirant serait comme un tonneau percé, qu'on remplit sans cesse et qui se vide sans cesse. Mais c'est sans compter le fait que le désir, au contraire du plaisir, n'est pas exclusivement corporel : il est conscient, et motivé de toutes parts par l'esprit. Le désir, loin de l'idée que s'en font les classiques est ainsi positif, marque de notre différence d'avec le reste du monde vivant, mais aussi et surtout ce qui, au-delà des conditions minimales de survie (les besoins), nous maintient humainement en vie. Ainsi Spinoza affirme dans *l'Ethique* que le désir est *conatus*, et cela équivaut à une puissance d'exister, un mouvement pour persévérer dans l'être, pour exister encore et toujours plus : « Le désir est l'essence même de l'homme, c'est-à-dire l'effort par lequel l'homme s'efforce de persévérer dans son être ». Le désir est ce que donne sens à nos existences d'humain. D'ailleurs, lorsqu'on est malade, ou dépressif, on ne désire plus. Ne pas désirer serait la marque d'une diminution de notre vitalité.

Conclusion.

Le désir donc, loin d'être le sceau d'une quelconque imperfection comme l'entendent les auteurs classiques ou ascétiques, est la marque de notre grandeur : une vie proprement humaine, insatiable, perfectible à l'infini, et qui a besoin de désirer pour avoir un sens.



Métropole – Philosophie Terminale S

SUJET 2 : Éprouver l'injustice, est-ce nécessaire pour savoir ce qui est juste ?

Erreurs à éviter :

- Reprendre la question du sujet comme problématique
- Citer des auteurs ou des exemples sans les expliquer ni les intégrer dans la problématique
- Mettre plus d'une idée par sous-partie
- Ne pas faire de transition
- Ne pas englober tous les termes du sujet dans son raisonnement (penser à « juste » et « injustice », mais aussi à « éprouver », « nécessaire », « savoir »)

La connaissance de la justice, c'est-à-dire de ce qui est adéquat au droit civil ou au droit naturel (*jus* (latin) > droit), ne semble pas impliquer nécessairement d'avoir vécu son opposé. Ex : *je connais les lois de mon pays.*

Mais quelqu'un qui n'a jamais subi l'injustice, c'est-à-dire la négation de ses droits, peut ignorer la valeur morale et civique de ces droits. Ex : *quelqu'un qui a été privé de la liberté d'expression par un régime oppressif se bat pour elle, le fait qu'il en manque lui révèle qu'elle est nécessaire et précieuse*

Problématique : dans quelle mesure la négation de la justice permet-elle d'en prendre connaissance ?

I – Subir l'injustice permet de saisir la nécessité de construire une société juste

A. On ne se rend compte de la valeur de la justice qu'une fois qu'on l'a perdue.

Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* : on ne s'aperçoit de la valeur d'un bien que lorsqu'on l'a perdu. Ce qui nous paraît ordinaire nous indiffère, tandis que sa perte nous accable. Ex : *on ne se réjouit pas de sa santé mais quand on est malade, elle nous manque. De même, la justice est pour nous un état normal, et c'est le fait de subir l'injustice qui nous fait réfléchir à la justice et la désirer.* La condition nécessaire pour apprécier un bien est son absence.

B. Subir l'injustice entraîne la révolte et la revendication pour la justice.

L'injustice se manifeste par des inégalités, des discriminations et d'autres négations du droit de la personne humaine. Ex : *Rosa Parks, arrêtée par la police en 1955 pour avoir refusé de céder sa place à un blanc dans un bus. Est devenue une figure emblématique de la lutte contre la ségrégation raciale aux Etats-Unis, avec Martin Luther King.* En se sachant digne du même respect et porteuse des mêmes droits que les blancs, elle fait l'expérience de l'injustice morale des institutions légales (la police, le droit civil). Son vécu de personne discriminée lui permet de voir que l'Etat n'est pas juste, c'est-à-dire pas conforme à la morale, au bien, et donc de revendiquer l'égalité des droits pour atteindre la justice.

Transition : subir l'injustice est nécessaire pour éprouver un élan profond vers la justice, mais cela est-il nécessaire pour connaître son essence ?

II – Mais subir l'injustice ne renseigne pas sur la nature même de la justice**A. Pour connaître et mettre en œuvre la justice, il faut contempler son idée.**

Si l'on considère la justice comme source des autres vertus et condition de leur exercice harmonieux, il n'est pas nécessaire d'éprouver l'injustice pour savoir ce qui est juste : il suffit de contempler l'idée de justice, c'est-à-dire d'avoir une connaissance intellectuelle de son essence. Platon, *La République* : la justice, c'est la faculté d'attribuer à chacun ce qui lui revient. C'est l'harmonie, la concordance entre différentes puissances : les hommes dans la cité (les philosophes la dirigent, les guerriers la protègent et les artisans l'alimentent) et les facultés dans l'âme (la raison dirige, l'agressivité protège et le désir alimente).

B. La justice est une construction qui s'appuie sur les lois naturelles et sur la raison.

Hobbes, *Le Léviathan* : la justice dépend du pouvoir souverain de l'Etat, qui décide en fonction des règles de la raison et des lois naturelles commandées par Dieu. La justice ne peut être que

positive et non pas naturelle, au sens où il n'y a pas de droit à l'état de nature mais seulement un état de guerre de tous contre tous. « L'homme est un loup pour l'homme ». Il faut sortir de cet état primitif d'injustice par des lois civiles rationnelles, afin d'instituer la justice. Alors que l'injustice se base sur les passions et est stérile, la justice se base sur la raison et permet l'ordre social et le développement de la civilisation.

Transition : la justice est connue par une construction rationnelle plus que par l'expérience personnelle de l'injustice. Pour autant, en quoi une théorie de la justice doit-elle impérativement s'en nourrir ?

III – L'expérience de l'injustice est une condition nécessaire mais pas suffisante pour savoir ce qui est juste

A. Il faut joindre expérience empirique et connaissance intellectuelle de ce qui est juste ou non

Bacon, *Novum Organum* : c'est en joignant la théorie (les connaissances acquises par le raisonnement et la démonstration) et l'expérience, l'observation empirique, l'induction, qu'on peut parvenir à la connaissance d'une chose. Dans le domaine juridique comme moral de la justice, il faut s'appuyer sur des actes justes et sur des actes injustes, comprendre ce qui les départage, comprendre ce qui est commun à tous les actes justes d'une part et à tous les actes injustes d'autre part, pour ensuite retirer intellectuellement l'essence de la justice et de l'injustice.

B. Il faut prendre en compte le sentiment d'injustice dans la théorie de la justice

Rawls, *Théorie de la justice* : il produit une fiction selon laquelle des individus rationnels calculent la répartition des biens dans une société à l'intérieur de laquelle ils ignorent totalement ce que sera leur position sociale. C'est une situation d'équité. Il en sort : 1/ le principe d'égalité (ces individus décident que chaque personne doit avoir le système de libertés le plus étendu possible) et 2/ le principe de différence (les inégalités sociales ne sont justifiées que si elles sont avantageuses à chacun). Donc si la société doit s'enrichir, c'est de manière à ce que les classes inférieures le fassent aussi. Une théorie de la justice vraiment efficace tient compte de manière centrale des expériences d'injustice que peuvent avoir les moins favorisés dans la société.

Conclusion :

Prendre en compte l'expérience de l'injustice est nécessaire pour bâtir une théorie de la justice sensible aux droits de tous. Il ne suffit pas de voir ses droits bafoués pour avoir une connaissance de ce qui est juste, mais ce vécu de l'injustice doit être inclus dans la construction de l'idée de justice.

QUIZ



Métropole – Philosophie Terminale S

Explication de texte : MILL, *Système de logique*, 1843

Tous les phénomènes de la société sont des phénomènes de la nature humaine, produits par l'action des circonstances extérieures sur des masses d'êtres humains. Si donc les phénomènes de la pensée, du sentiment, de l'activité humaine, sont assujettis à des lois fixes, les phénomènes de la société doivent aussi être régis par des lois fixes, conséquences des précédentes. Nous ne pouvons espérer, il est vrai, que ces lois, lors même que nous les connaîtrions d'une manière aussi complète et avec autant de certitude que celles de l'astronomie, nous mettent jamais en état de prédire l'histoire de la société, comme celle des phénomènes célestes, pour des milliers d'années à venir. Mais la différence de certitude n'est pas dans les lois elles-mêmes, elle est dans les données auxquelles ces lois doivent être appliquées. En astronomie, les causes qui influent sur le résultat sont peu nombreuses ; elles changent peu, et toujours d'après des lois connues. Nous pouvons constater ce qu'elles sont maintenant, et par là déterminer ce qu'elles seront à une époque quelconque d'un lointain avenir. Les données, en astronomie, sont donc aussi certaines que les lois elles-mêmes. Au contraire, les circonstances qui influent sur la condition et la marche de la société sont innombrables, et changent perpétuellement ; et quoique tous ces changements aient des causes et, par conséquent des lois, la multitude des causes est telle qu'elle défie nos capacités limitées de calcul. Ajoutez que l'impossibilité d'appliquer des nombres précis à des faits de cette nature mettrait une limite infranchissable à la possibilité de les calculer à l'avance, lors même que les capacités de l'intelligence humaine seraient à la hauteur de la tâche.

MILL, *Système de logique*, 1843

Avant-propos.

Il est avant tout primordial de comprendre que ces éléments de corrigé ne constituent en aucun cas un “corrigé type”, mais seulement des exemples de traitement possible de ce sujet d’explication de texte.

En philosophie la démarche de pensée individuelle et la logique de l’argumentation est ce qui rendra un travail bon le jour de l’épreuve.

Il n’y a pas un plan possible mais plusieurs, même s’il faut méthodiquement procéder de manière linéaire (expliquer ligne après ligne, du début à la fin, et montrer comment l’argumentation se déroule). Ce corrigé se veut donc avant tout une explication d’un texte et des attentes que suppose cette épreuve différente de la dissertation, et non un corrigé type comme on pourrait en trouver en sciences dures : mathématiques...

Texte à expliquer et pièges à éviter

Expliquer le texte suivant :

« Tous les phénomènes de la société sont des phénomènes de la nature humaine, produits par l’action des circonstances extérieures sur des masses d’êtres humains. Si donc les phénomènes de la pensée, du sentiment, de l’activité humaine, sont assujettis à des lois fixes, les phénomènes de la société doivent aussi être régis par des lois fixes, conséquences des précédentes. Nous ne pouvons espérer, il est vrai, que ces lois, lors même que nous les connaîtrions d’une manière aussi complète et avec autant de certitude que celles de l’astronomie, nous mettent jamais en état de prédire l’histoire de la société, comme celle des phénomènes célestes, pour des milliers d’années à venir. Mais la différence de certitude n’est pas dans les lois elles-mêmes, elle est dans les données auxquelles ces lois doivent être appliquées. En astronomie, les causes qui influent sur le résultat sont peu nombreuses ; elles changent peu, et toujours d’après des lois connues. Nous pouvons constater ce qu’elles sont maintenant, et par là déterminer ce qu’elles seront à une époque quelconque d’un lointain avenir. Les données, en astronomie, sont donc aussi certaines que les lois elles-mêmes. Au contraire, les circonstances qui influent sur la condition de la marche de la société sont innombrables, et changent perpétuellement ; et quoique tous ces changements aient des causes et, par conséquent, des lois, la multitude des causes est telle qu’elle défie nos capacités

limitées de calcul. Ajoutez que l'impossibilité d'appliquer des nombres précis à des faits de cette nature mettrait une limite infranchissable à la possibilité de les calculer à l'avance, lors même que les capacités de l'intelligence humaine seraient à la hauteur de la tâche. »

MILL, *Système de logique* (1843).

La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

Présentation du sujet et pièges à éviter

Ce texte de Mill a trait à une notion classique du programme de terminale S, **“la société”**, cette dernière faisant partie du grand domaine **“la politique”**).

Il s'agit d'un texte visant à définir ce que sont les phénomènes sociaux, en les comparant notamment aux phénomènes naturels et à expliquer pourquoi ils ne sont pas autant compréhensibles.

Pièges à éviter :

- 1) la paraphrase : il faut expliquer le texte et non le répéter ;
- 2) ne pas voir la distinction magistrale que fait Mill entre le naturel et le social ;
- 3) ne pas voir la définition donnée de notre entendement : quelque chose qui est par nature limité et non voué à l'omniscience.

Analyse du texte

- Une explication de texte doit répondre à des attentes précises : lorsque j'explique un texte je dois montrer quelle est la thèse de l'auteur sur un sujet précis (son point de vue) et quelle stratégie argumentative il met en place pour donner sa thèse (de quelle manière il s'y prend ? Quel type d'argumentation il choisit ? Quels procédés sont les siens ? etc.).

- Il faut aussi voir si la position défendue par l'auteur est originale ou pas, et qu'est-ce que cela nous apprend sur le sujet. En effet, si la connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise, chaque extrait à expliquer fait partie d'un thème au programme de philosophie, qu'on est censé connaître. Ainsi, on peut faire dialoguer la position de l'auteur avec nos connaissances sur la question, afin de voir si sa thèse est subversive ou classique, originale ou non.
- L'idéal serait aussi de mettre en évidence un enjeu : manière par exemple que le texte a de faire résonner une question plus générale.
- Dans une première lecture du texte, afin de vous assurer que vous l'avez bien compris (et que vous pouvez donc commencer l'explication), il faut pouvoir répondre aux six attentes de l'Introduction, ce que nous allons donc faire ici.

1) Situation du texte

Dans ce texte, extrait du livre *Système de logique*, Mill...

2) Thème du texte (de quoi cela parle, quel est le domaine général auquel il a trait)
... s'intéresse à ce que sont les phénomènes sociaux et à comment on peut les comprendre.

3) Problème du texte

Ce texte met en lumière un réel paradoxe : Mill nous dit en effet les phénomènes sociaux sont issus de lois fixes, comme tout autre phénomène naturel, mais qu'on ne peut pour autant pas les expliquer aussi facilement. Pourquoi donc ?

4) Thèse du texte (point de vue défendu par Mill)

Les phénomènes naturels se distinguent par des données et des causes limitées en nombre et constantes dans le temps, donc facilement appréhendables par l'entendement, au contraire des phénomènes sociaux qui proviennent de circonstances indéfinies, variables à l'infini, et qu'on ne peut délimiter en nombre, qui dont défient notre faculté de compréhension des choses limitée.

Proposition de plan

I. Les phénomènes sociaux ne sont pas dus au hasard, mais proviennent de lois, même si logiquement on les comprend moins que les phénomènes naturels, par exemple.

« Tous les phénomènes de la société sont des phénomènes de la nature humaine, produits par l'action des circonstances extérieures sur des masses d'êtres humains. Si donc les phénomènes de la pensée, du sentiment, de l'activité humaine, sont assujettis à des lois fixes, les phénomènes de la société doivent aussi être régis par des lois fixes, conséquences des précédentes. »

↳ Mill commence par assimiler les phénomènes de société aux phénomènes rationnels ou sentimentaux. Tous, les uns comme les autres, s'expliquent par des lois fixes, objectives et donc compréhensibles. Les phénomènes de sociétés résultent de ces lois, et sont donc soumises à la loi de causalité : telles causes les produisent.

« Nous ne pouvons espérer, il est vrai, que ces lois, lors même que nous les connaîtrions d'une manière aussi complète et avec autant de certitude que celles de l'astronomie, nous mettent jamais en état de prédire l'histoire de la société, comme celle des phénomènes célestes, pour des milliers d'années à venir. »

↳ Néanmoins, une différence existe entre tous les phénomènes : ceux de la nature sont entièrement prédictibles, à l'instar des phénomènes célestes, ceux de la société ne le sont pas autant. Pourquoi ? Mill ne nous l'explique pas mais on peut émettre l'hypothèse suivante : même si les phénomènes sociaux obéissent à des lois, les individus qui font l'histoire sont malgré tout des êtres libres...

II. Explication de cette différence de compréhension des phénomènes sociaux et des phénomènes naturels, par la définition de ce que sont les phénomènes célestes.

« Mais la différence de certitude n'est pas dans les lois elles-mêmes, elle est dans les données auxquelles ces lois doivent être appliquées. En astronomie, les causes qui influent sur le résultat sont peu nombreuses ; elles changent peu, et toujours d'après des lois connues. Nous pouvons constater ce qu'elles sont maintenant, et par là déterminer ce qu'elles seront à une époque quelconque d'un lointain avenir. Les données, en astronomie, sont donc aussi certaines que les lois elles-mêmes. »

↳ Mill explique que ce qui différencie la certitude provenant des phénomènes naturels du manque de certitude quant aux phénomènes sociaux, ne vient pas des lois en question, à l'origine des phénomènes, mais précisément des différences entre les phénomènes. Il s'intéresse alors aux phénomènes célestes et à l'astronomie. Ce qui fait qu'ils emportent la certitude, c'est d'une part que leurs causes sont en nombre minimal et d'autre part qu'elles ne varient pas. De sorte qu'il est facile de prédire leur évolution et ce qu'elles feront plus tard.

Ainsi donc les phénomènes célestes peuvent être certains, puisqu'il y a une constance de base qui les rendent compréhensibles et prédictibles.

III. Ce que sont, a contrario, les phénomènes sociaux. Variété et multitude...

« Au contraire, les circonstances qui influent sur la condition de la marche de la société sont innombrables, et changent perpétuellement ; et quoique tous ces changements aient des causes et, par conséquent, des lois, la multitude des causes est telle qu'elle défie nos capacités limitées de calcul. Ajoutez que l'impossibilité d'appliquer des nombres précis à des faits de cette nature mettrait une limite infranchissable à la possibilité de les calculer à l'avance, lors même que les capacités de l'intelligence humaine seraient à la hauteur de la tâche. »

↳ Commenant par "au contraire", Mill montre qu'il va opposer les phénomènes sociaux aux phénomènes naturels. Pourquoi ? Parce que les circonstances, les causes des phénomènes sociaux ne sont pas en nombre restreint, mais sont innombrables, de sorte que cela outrepassse notre faculté de compréhension, qui, elle, est limitée. Nous ne sommes omniscients donc ne pouvons comprendre tout ce qui se trame quand il y a une infinité de circonstances à appréhender. Et Mill de rajouter que quand bien même notre intelligence serait de taille à appréhender tout cela, quelque chose résiste : il est impossible de dénombrer les faits humains. Donc quand bien même nous aurions l'intelligence d'en comprendre les causes, nous n'avons pas celle de délimiter correctement combien ils sont. C'est donc en raison de notre entendement limité et de la multitude et de la variété des faits sociaux, que nous sommes en incapacités de les comprendre comme nous comprenons les phénomènes naturels.



Métropole – Philosophie Terminale ES

SUJET 1 : TOUTE VÉRITÉ EST-ELLE DÉFINITIVE ?

Accroche : La thèse du géocentrisme était admise par tous comme vraie depuis l'Antiquité pourtant, elle s'est avérée fausse quand des savants comme Galilée ont commencé à explorer la thèse de l'héliocentrisme.

Objection : Cependant $2 + 2 = 4$ reste définitivement vrai qu'elles soient les circonstances dans lesquelles je fais ce calcul.

Reprise du sujet : Toute vérité est-elle donc définitive ?

Annnonce de la problématique : L'enjeu de la question est de savoir si l'on peut vraiment considérer qu'un jugement admis pour vrai le reste pour toujours.

Annnonce du plan : Dans une première partie nous définirions la vérité....

I. Qu'est-ce que la vérité ?

A - Une relation entre mon intelligence et le réel.

Elle doit être une et immuable. Une, cela signifie que si une chose est vraie, alors automatiquement son contraire est faux. Immuable cela ne signifie pas que les choses ne peuvent pas changer. Cela signifie qu'une vérité d'hier reste vraie pour hier.

Il faut distinguer :

S'il s'agit de choses particulières et donc changeantes :

Ex : il fait beau et je dis « aujourd'hui il fait beau ». Cette vérité restera immuablement vraie pour aujourd'hui, pas forcément pour demain.

S'il s'agit de choses universelles et inchangeables :

Ex : si je dis « un triangle a trois côtés », cette vérité n'évoluera pas en fonction du temps. La nature des choses est immuable. C'est une réalité universelle et stable. L'esprit, l'intelligence peut toujours progresser dans la connaissance de ce type de vérité, mais elle ne changera pas.

B- Une nécessité théorique et pratique. On a besoin de certitudes qui sont stables et opérantes en science mais aussi en morale par exemple pour rendre la justice. Comment se passer de vérité ? L'opinion seule ne peut suffire dans aucun domaine que ce soit. C'est le but de la démarche cartésienne : permettre d'accéder à des certitudes définitives dans tous les domaines.

II. Il ne semble pas y avoir de vérités définitives possibles

A- La thèse des sceptiques (les sens se trompent, trop de thèses contraires, il faudrait pouvoir tout prouver, tout est subjectif) et du relativisme : « *l'homme est la mesure de toute chose* »

B- L'histoire regorge d'exemple problématique : Héliocentrisme Géocentrisme- Les animaux machines de Descartes- Avancée de l'éthologie.

III. En réalité ce n'est pas la vérité qui change, c'est la connaissance que nous en avons.

- A- Le réel est complexe. Définir complexe. L'homme peut sembler démuni par rapport à cette complexité. Comment s'assurer d'accéder à une vérité qui engendre nécessairement la certitude ? « *Mathesis universalis* » de Descartes. Donc le connaître nécessite un effort et un cheminement. C'est la dialectique de Platon et l'allégorie de la caverne.
- C- Aussi s'il est vrai que la vérité semble changeante et subjective, il faut pourtant insister sur le fait que ce n'est pas elle qui change, mais la connaissance que nous en avons. Une connaissance qui nécessite un réel effort car il est à la fois complexe et en partie changeant.

Conclusion

Bilan : Ainsi toute vérité doit, par essence, être définitive mais il est clair que la vérité est difficile d'accès pour l'homme et qu'il peut se tromper à son propos.

Réponse définitive : Et ce n'est pas la vérité en elle-même qui est changeante mais la connaissance que l'homme en a.

Ouverture : Aussi il faudrait se poser la question de savoir quelles sont les conditions qui permettent une connaissance vraie, un des problèmes centraux dans l'histoire de la philosophie.



Métropole – Philosophie Terminale ES

SUJET 2 : Peut-on être insensible à l'art ?

Accroche : L'art semble complètement inutile pour résoudre des problèmes tels que des crises politiques ou humanitaires, des famines ou des épidémies.

Objection : Pourtant il semble impossible à l'homme de s'en désintéresser complètement car il a besoin de ce que l'art permet : goûter à la beauté et trouver le moyen d'exprimer ses émotions.

Reprise du sujet : Donc peut-on être insensible à l'art ?

Annonce de la problématique : l'enjeu de la question sera de savoir s'il est possible d'être insensible à l'art et même si cela est légitime ? En effet l'art étant une des dimensions de la culture, il joue forcément un rôle à part entière du point de vue individuel comme social.

Annonce du plan :

I. Qu'est-ce que l'art ?

- a- Activité humaine visant à produire une œuvre selon un certain ordre et une certaine harmonie (art classique) ou ayant pour but de choquer, d'interpeller afin de provoquer la réflexion (art moderne).

Cette activité implique **compétence** et **maitrise technique** dans l'art classique, moins, voire pas du tout, dans l'art moderne. L'art est une forme de **langage**, et il semble vouloir se placer autant sur le terrain de l'intelligence que sur celui des émotions.

b- Il faut noter les trois dimensions essentielles de l'œuvre d'art:

Elle a pour but d'être contemplée. Elle est en dehors du cadre de ce qui est utile, ce qui sert à répondre à nos besoins matériels.

Elle délivre un message. L'art dit quelque chose : il y a toujours un sens à l'œuvre. De même l'œuvre d'art a valeur de symbole pour exprimer le sacré. Et souvent ce qui nous plaît, ce qui nous touche, nous touche autant par le message, le sens de l'œuvre que par la compétence que l'œuvre a exigée et l'harmonie qu'elle dégage.

c- **Elle recherche le beau ou à provoquer la réflexion.**

II. Il semble qu'on puisse être insensible à l'art :

a- Par incapacité physique (surdité, cecit ) ou moral (on ne nous a jamais élevé à connaitre et aimer l'art- pas de transmission culturelle)

b- Les dérives du capitalisme qui en fait un produit de consommation comme un autre sans dimension transcendante.

b- Contrairement à la technique qui nous donne les moyens de répondre à nos besoins vitaux grâce à une certaine maitrise de l'environnement, l'art ne nous est absolument pas utile de ce point de vue. De plus l'art semble se désintéresser complètement des problématiques sociales cruciales telles que l'écologie et le respect du milieu naturel de l'homme, l'inégalité et l'injustice que l'on est obligé de constater au sein des sociétés, comme en Inde par exemple où les bidonvilles

se construisent au pied des buildings et appartements de luxe. Même s'il peut essayer de dénoncer ces situations, il est inapte à les résoudre.

III. Mais cela semble impossible humainement et non souhaitable quel que soit le point de vue envisagé de l'homme ou de la société.

- a- Du point de vue intellectuel : L'homme a besoin de l'art, non pas pour assurer la survie de son corps, mais pour être heureux.

C'est un être d'émotions, il a besoin de les exprimer pour être heureux et l'art est un moyen privilégié de le faire. L'art permet également à l'homme de se dire lui-même, d'exprimer son ressenti, d'affirmer sa singularité personnelle au milieu des autres, de partager une perception du monde, une manière de voir le réel. Baudelaire une peinture est un long discours- Platon la beauté nous élève.

- b- Du point de vue de la société enfin : L'art soude un peuple. Il est l'expression de la culture commune et permet d'en célébrer les valeurs (la marseillaise) . Il apparaît que l'homme a besoin de l'art comme moyen d'exprimer son appartenance à une communauté, un attachement aux valeurs qui la constituent. Aristote l'homme prend plus de plaisir dans la conquête de l'inutile.

Conclusion

Bilan : si l'on peut être insensible à l'art pour des raisons accidentelles, cette attitude n'est pourtant pas propre à faire le bonheur de l'homme et priverait la société d'un élément essentiel pour sa stabilité

Réponse définitive : Aussi il apparaît qu'il est illégitime d'être insensible à l'art.

Ouverture : il faudrait donc en ce sens que, celui est responsable de la cité, l'homme politique s'attache à promouvoir à la fois la production artistique et permette puisse bénéficier des bienfaits de l'art lui-même.



Métropole – Philosophie Terminale ES

Explication de texte : DURKHEIM, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912

« Quand nous obéissons à une personne en raison de l'autorité morale que nous lui reconnaissons, nous suivons ses avis, non parce qu'ils nous semblent sages, mais parce qu'à l'idée que nous nous faisons de cette personne, une énergie psychique d'un certain genre est immanente¹, qui fait plier notre volonté et l'incline dans le sens indiqué. Le respect est l'émotion que nous éprouvons quand nous sentons cette pression intérieure et toute spirituelle se produire en nous. Ce qui nous détermine alors, ce ne sont pas les avantages ou les inconvénients de l'attitude qui nous est prescrite ou recommandée ; c'est la façon dont nous nous représentons celui qui nous la recommande ou qui nous la prescrit. Voilà pourquoi le commandement affecte généralement des formes brèves, tranchantes, qui ne laissent pas de place à l'hésitation ; c'est que, dans la mesure où il est lui-même et agit par ses seules forces, il exclut toute idée de délibération et de calcul ; il tient son efficacité de l'intensité de l'état mental dans lequel il est donné. C'est cette intensité qui constitue ce qu'on appelle l'ascendant moral. Or, les manières d'agir auxquelles la société est assez fortement attachée pour les imposer à ses membres se trouvent, par cela même, marquées du signe distinctif qui provoque le respect. »

DURKHEIM, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912)

1. « immanente » : intérieure

Thèse de l'auteur : le respect accompagne les règles sociales parce que cela structure et détermine les manières d'agir des membres de la société.

Argument 1 : Argument de l'émotion individuelle : la personne qui représente l'autorité morale déclenche par ce qu'elle nous dit « une énergie psychique » qui fait plier notre volonté. Nous sommes déterminés à agir comme cela.

Argument 2. Argument du processus de commandement

Le commandement consiste justement à déclencher en nous cette énergie psychique, ce respect qui coupe court à toute forme de délibération de l'individu.

Argument 3. L'ascendant moral

Finalement ce qu'on nomme ascendant moral, cette domination psychique exercée sur quelqu'un n'est finalement que la capacité à déclencher chez lui le processus du respect, le déterminisme qui le fera obéir.

La société a donc tout intérêt à utiliser le déterminisme du respect elle aussi.

Problèmes posés par le texte : la rationalité est méprisée, la liberté niée. L'homme peut prendre conscience de l'ascendant moral exercé sur lui et s'en faire.



Métropole – Philosophie Terminale STMG

SUJET 1 : L'expérience peut-elle être trompeuse ?

PRESENTATION DU SUJET

3 pièges à éviter :

- 1/ Reprendre son cours... ce sujet demande de bien traiter les notions proposées, sans tomber dans la récitation
- 2/ Répondre tout simplement « oui » ou « non »
- 3/ Définir « l'expérience » de façon trop restreinte, seulement comme celle de l'« homme d'expérience », le sujet demande de questionner l'expérience sensible comme source de connaissance, par rapport à la théorie

LES NOTIONS AU PROGRAMME :

Ce sujet, assez classique, porte sur la notion d'« expérience », au programme de philosophie de terminale STMG. Cette notion appartient plus largement au domaine de « la vérité » qui comprend aussi les notions « raison et croyance ». Le sujet a donc trait à la philosophie de la connaissance, qu'on appelle aussi épistémologie. Le but est de questionner la valeur scientifique de l'expérience, par rapport à la notion clé de vérité.

Les repères : absolu/relatif abstrait/concret objectif/subjectif
contingent/nécessaire/possible

ANALYSE DU SUJET :

« **L'expérience** » : L'expérience est un fait vécu, un certain rapport avec le monde. Cette notion est couramment utilisée dans le sens « avoir de l'expérience », c'est à dire l'instruction acquise par l'usage de la vie. On dit parfois de quelqu'un qu'il est « un homme d'expérience » lorsqu'il a acquis un savoir par la pratique et l'habitude.

Plus philosophiquement, l'expérience est une forme de connaissance acquise par la sensibilité. Elle s'oppose par la connaissance innée, acquise par la pure théorie et la raison seule. La connaissance liée à l'expérience implique nécessairement un contact avec le réel.

On peut dégager un troisième sens, scientifique. L'expérience ou l'expérimentation est une étape de la connaissance scientifique. C'est une épreuve destinée à vérifier une hypothèse ou à étudier des phénomènes, soit par l'observation de faits naturels, soit par l'observation de faits provoqués et répétés.

« **Peut-elle être** » : Faites toujours attention aux verbes employés dans les sujets proposés. Ils ne sont pas anodins et recèlent d'indices pour problématiser le sujet. Ici, on questionne la possibilité, la potentialité que l'expérience soit trompeuse, c'est à dire à quel degré l'expérience peut être, ou non considérée comme une source de connaissance et mener à un véritable savoir.

« **Trompeuse** » : ce terme est justement un peu trompeur, il paraît simple, et peu « philosophique », il faut donc l'expliquer et le conceptualiser un peu plus afin d'arriver à une problématique. Ce qui est trompeur fait obstacle à la connaissance, induit des erreurs, relève du domaine de l'opinion, de la croyance. Cela mène à penser que l'expérience n'est pas nécessairement source de certitude, car elle est subjective. Peut-on donc se fier à l'expérience sensible ?

PROBLÉMATISATION :

Le grand problème de l'expérience est son rapport à la théorie, à la connaissance liée à la raison seule. La question est ici de savoir si l'expérience peut être féconde cognitivement et scientifiquement parlant, ou si, pour atteindre la vérité, on doit plutôt chercher à s'éloigner de ce rapport sensible vis à vis du réel. On peut proposer la problématique suivante : l'expérience permet-elle la connaissance ?

PLAN DETAILLÉ :

I. L'EXPERIENCE EST SOURCE D'OPINION ET S'OPPOSE A LA CONNAISSANCE

A. L'expérience a trait à la subjectivité, à la sensibilité et s'oppose ainsi à la connaissance objective

B. L'expérience sensible, une forme de savoir « faible »

cf. Platon, La République

L'expérience se situe bas dans la hiérarchie des savoirs, elle est du domaine de l'opinion et ne peut constituer une source de connaissance véritable. On pouvait ici utiliser la philosophie platonicienne, soit l'allégorie de la caverne, soit la ligne épistémologique. L'idée centrale chez Platon est qu'il y a une hiérarchie des savoirs. Il oppose opinion et science, qui correspondent respectivement au monde visible et au monde intelligible. Au plus bas de l'échelle, correspondant au monde sensible on trouve l'illusion, la représentation et croyance. Le domaine de la science est lié à l'intellect, et permettent d'y arriver la pensée discursive et plus encore l'intellection pure, la noésis. Ainsi, selon Platon, l'expérience est trompeuse, source d'illusion, et il faut s'en détacher pour parvenir à la connaissance.

C. Seule la raison est source de connaissance

cf. Descartes, *Discours de la Méthode*

Transition : Cependant, peut-on réellement s'émanciper de l'expérience pour arriver à la connaissance ? Le rapport au réel n'est-il pas indispensable pour comprendre le monde ?

II. TOUTE CONNAISSANCE EST LE FRUIT DE L'EXPERIENCE

A. Les théories seules ne peuvent mener qu'à un savoir abstrait et détaché du monde

Les philosophes empiristes comme Locke et Hume considèrent l'expérience comme absolument nécessaire à la connaissance, ils critiquent l'innéisme et l'idée du rationalisme dogmatique selon lequel les principes naissent à priori dans notre esprit. Pour eux, toute connaissance dérive directement ou indirectement de l'expérience, aussi ils n'attribuent à l'esprit aucune activité propre. Ce sont des stimuli extérieurs qui permettent à l'esprit d'atteindre la connaissance et nos idées ne sont élaborées qu'à rapport de nos impressions sensibles.

cf. Hume, Enquête sur l'entendement humain

B. L'expérience, une étape du savoir

C'est l'expérience des faits qui permet d'atteindre la connaissance, notamment celle de la causalité. Comme l'explique Hume dans l'Enquête sur l'entendement humain, le rapport causal est chronologique, ainsi lorsque nous constatons une corrélation constante, c'est l'accoutumance qui nous fait déduire un rapport de causalité. L'expérience n'est donc pas toujours trompeuse, elle est une étape pour connaître le monde, notamment les phénomènes physiques. Reste qu'elle ne permet pas de déterminer si les phénomènes sont contingents ou nécessaires, et elle n'est pas indispensable à toutes les sciences, puisque les mathématiques, sciences abstraites s'en émancipent.

Transition : L'empirisme pourrait mener, d'une certaine manière, au relativisme, c'est à dire à ce qu'on ne puisse formuler des principes qui valent universellement. Il faudrait donc diriger l'expérience pour qu'elle ne soit pas trompeuse, et permette d'arriver à la connaissance.

III. DIRIGER L'EXPERIENCE POUR ARRIVER A LA CONNAISSANCE

A. Diriger l'expérience par l'entendement

cf. Kant, Critique de la raison pure

Pour Kant, la science est expérimentale et mathématique. L'expérience n'est rien sans la raison qui vient mettre en ordre, mettre en forme le donné sensible. L'expérience est la source de la matière mais il faut la juger avec la raison pour pouvoir atteindre la

connaissance. Tout savoir est donc dual, fruit de l'expérience et de l'entendement, et l'expérience, aidée par l'entendement, n'est pas trompeuse. D'un autre côté, Kant critique la raison pure, car pour lui, l'expérience détermine aussi la limite la connaissance. Seulement ce qui peut être expérimenté peut être connu, le reste ne peut être que pensé, est de l'ordre des « Idées ».

B. Diriger l'expérience par l'expérimentation scientifique

cf. Karl Popper, Conjectures et réfutations

Dans le domaine scientifique, l'expérience n'est pas trompeuse mais elle est source de savoir. Elle est réglée selon une méthode et un processus prédéterminé et permet de tester des hypothèses. Comme l'explique Karl Popper, dans Conjectures et réfutations, l'expérience permet de falsifier des théories. L'expérience est donc une épreuve pour mesurer la validité de la connaissance acquise par la raison.

Conclusion

L'expérience ordinaire apparaît comme trompeuse. Mais toutefois, la connaissance ne peut se détacher d'un rapport au monde. Les sens doivent donc être dirigés par l'entendement, comme le fait la science, pour faire de l'expérience un moyen d'accès à la vérité.



Métropole – Philosophie Terminale STMG

SUJET 2 : Peut-on maîtriser le développement de la technique ?

Présentation du sujet :

3 pièges à éviter :

1/ le « oui », « non »... le verbe « peut-on » renvoie à l'idée de degré et pas à une réponse simpliste !

2/ ne pas analyser et définir le verbe « maîtriser », ici il fallait traiter des questions de contrôle, de limitation de la technique

3/ ne pas citer d'exemples concrets ... le sujet est très actuel et présente pleins d'exemples potentiels, n'hésitez pas à faire référence à votre culture générale pour le nourrir !

Les notions au programme : Ce sujet traite de la technique, notion au programme de philosophie de Terminale STMG qui appartient au grand domaine de la culture. C'est un sujet très riche, actuel et assez controversé.

Analyse du sujet :

« **Peut-on** » : Faites toujours attention aux verbes employés dans les sujets proposés.

Ils ne sont pas anodins et recèlent d'indices pour problématiser le sujet. Ici, on questionne la possibilité, la potentialité de la maîtrise, de la limitation des progrès techniques et technologiques. Il faut ici distinguer la possibilité technique de la possibilité morale. On interroge aussi bien les champs de la science que de la morale.

« **Maîtriser** » : Ce verbe assez vague doit être précisé au fil du raisonnement à travers des degrés différents. Il y a plusieurs manières de « maîtriser » : de la domination, au contrôle, à la régulation... Doit-on ou non intervenir dans le développement de la technique ? Quelles limites lui opposer ?

« **Le développement technique** » : le développement technique c'est le progrès technique, l'avancée des moyens humains pour se rendre maître de la nature.

Il fallait ici revenir à la définition de la technique : technè en grec, c'est l'ensemble des règles qu'il faut suivre dans un art donné. D'abord proche de l'art, la technique moderne concerne davantage le domaine scientifique. C'est l'ensemble des applications de la science, de la connaissance scientifique, qui ont pour finalité d'être utiles à l'homme, et d'augmenter sa maîtrise de la nature. Le développement technique renvoie donc aux usages que font les hommes des progrès de leurs connaissances, aux applications concrètes de leurs savoirs.

Problématisation :

Cette année ont eu lieu les Etats Généraux de la bioéthique, pour statuer sur la position de la France vis à vis de questions telles que l'euthanasie ou encore la Gestation Pour Autrui (GPA). Ces questions sont au cœur de ce sujet, car elles interrogent les limites qu'il faut poser au progrès technique. Il fallait interroger la tension avec la nature. Le problème ici est celui de la légitimité d'une telle limitation. Quelles valeurs peuvent guider cette maîtrise du progrès technique ? Qu'est ce qui fonde la critique et la régulation de la technique ? Il y a deux dimensions dans ce sujet : scientifique et morale.

I. Les bénéfices du développement de la technique

A. Progrès techniques, progrès de l'humanité : le développement technique est le propre de l'homme

cf. Hannah Arent, *la Condition de l'homme moderne*

La technique est ce qui nous permet de nous distinguer des animaux. Bien que certaines sociétés animales aient mis en place des dispositifs régulés. Mais ces dispositifs ont trait à l'instinct et non à l'invention comme chez l'homme. L'« homo faber » se sépare, par son inventivité, de la vie naturelle.

B. La technique permet aux hommes de se rendre « maîtres et possesseurs de la nature »

cf. Descartes, *Discours de la méthode*

La technique nous libère des contraintes naturelles. Elle permet d'améliorer la vie humaine et de nous rendre, selon Descartes « plus sages et plus habiles ». La technique permet de poursuivre des fins utiles, au delà d'une simple poursuite du confort. Ici on peut se référer aux progrès de la médecine, comme à la technique des vaccins.

Transition : La technique est donc utile à l'homme et peut poursuivre des fins louables. C'est un moyen indispensable de l'émancipation humaine. Toutefois, la « maîtrise de la nature » par la technique induit des risques.

II. Les dangers de la technique

La technique a de nombreux dangers : physiques, économiques, éthiques...

A. La technique et la nature : un rapport inversé

cf. Hans Jonas, *Le principe responsabilité*

Les développements techniques moderne ont créé un rapport inversé à la nature. C'est l'environnement qui est maintenant mis en danger. On peut ici se référer au nucléaire, ou à la pollution générée par le plastique.

B. La technique et la question de la liberté et de l'égalité

cf. Marx, *Philosophie*

La technique n'est pas seulement libératrice mais peut créer un rapport d'aliénation. Comme l'explique Marx, les nouvelles conditions de travail nées avec la révolution industrielle ont induit une aliénation des travailleurs.

Nous sommes aujourd'hui aussi dans une forme d'aliénation vis à vis de nos outils techniques, dont on ne peut réellement s'émanciper. Par ailleurs, ces outils techniques

posent la question de la protection de nos données personnelles, utilisée par les grandes firmes technologiques que sont les GAFA.

Par ailleurs, la monétarisation de certains développements techniques, renforce certaines inégalités sociales déjà présentes : fracture numérique, robots, mères porteuses aux USA...

Transition : En raison de ces dangers, il semble qu'il faille proposer une forme de régulation des progrès techniques. Dans un dernier temps, on propose une articulation de la technique et de la morale.

III. Vers une technique « raisonnée » ?

A. La technique moderne n'est pas seulement un instrument, c'est une « provocation de la nature »

cf. Heidegger, *La question et la technique*

Si les technophiles considèrent la technique comme un simple moyen, elle n'est pas neutre. Heidegger critique la conception instrumentale de la technique. Plus encore que les mauvais usages de la technique c'est le projet de domination, de provocation de la nature qui est dangereux. La technique moderne considère la nature comme une ressource à sa disposition, alors que la technique traditionnelle utilisait la nature sans la provoquer. En suivant Heidegger, il faudrait changer de paradigme vis à vis de la technique, développer un nouveau rapport vis à vis de la technique qui soit plus raisonné.

B. Pour une technique responsable

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », dit Rabelais dans son ouvrage *Pantagruel*. Il s'agit ici de proposer une articulation entre la science et la morale. En pratique, cette articulation est possible grâce à des institutions comme le Comité d'Éthique, où les scientifiques sont mêlés à d'autres professions, et où s'instaure un dialogue avec la société civile. La technique doit donc être modérée, comme l'explique Jean Rostand : « L'homme est devenu trop puissant pour se permettre de jouer avec le mal. L'excès de sa force le condamne à la vertu. » Une technique responsable serait ainsi

respectueuse de l'environnement, de la nature. Toutefois, reste à déterminer la nature de cette vertu technique et il est parfois difficile de déterminer les fondements de cette raison technique.

QUIZ



Métropole – Philosophie Terminale STMG

Explication de texte : MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, 1748

Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un Etat, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent : et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient ce même pouvoir.

MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois* (1748)

Pour expliquer ce texte, vous répondrez aux questions suivantes, qui sont destinées principalement à guider votre rédaction. Elles ne sont pas indépendantes les unes des autres et demandent que le texte soit d'abord étudié dans son ensemble.

1. Dégager l'idée principale du texte et les étapes du raisonnement.

2. Expliquer :

- a) « dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut » ;
- b) « la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir » ;
- c) que signifie « l'indépendance » dans le texte ?

3. Les lois sont-elles nécessaires à la liberté ?

Avant-propos.

Ces éléments de corrigé ne constituent en aucun cas un “corrigé type”, mais seulement des exemples de traitement possible de ce sujet d’explication de texte.

En philosophie la démarche de pensée individuelle et la logique de l’argumentation est ce qui rendra un travail bon le jour de l’épreuve.

Il n’y a pas un plan possible mais plusieurs, même s’il faut méthodiquement procéder de manière linéaire (expliquer ligne après ligne, du début à la fin, et montrer comment l’argumentation se déroule). Ce corrigé se veut donc avant tout une explication d’un texte et des attentes que suppose cette épreuve différente de la dissertation, et non un corrigé type comme on pourrait en trouver en sciences dures : mathématiques...

Texte à expliquer

Expliquer le texte suivant :

« Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu’il veut : mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l’on veut. Dans un État, c’est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu’à pouvoir faire ce que l’on doit vouloir, et à n’être point contraint de faire ce que l’on ne doit pas vouloir. Il faut se mettre dans l’esprit ce que c’est que l’indépendance, et ce que c’est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent : et, si un citoyen pouvait faire ce qu’elles défendent, il n’aurait plus de liberté, parce que les autres auraient ce même pouvoir. »

MONTESQUIEU, *De l’esprit des lois* (1748)

La connaissance de la doctrine de l’auteur n’est pas requise. Il faut et il suffit que l’explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

Présentation du sujet

Ce texte de Montesquieu a trait à une notion classique du programme de terminale STMG, “liberté”, mais ici couplée à une dimension politique, et donc qui va avoir rapport aux lois.

Il va s'agir ici de définir ce qu'est la liberté politique, cette liberté si particulière qui ne se fait que sur fond de contraintes... A priori paradoxal, non ?

Question 1. Dégager l'idée principale du texte et les étapes du raisonnement.

IDEE PRINCIPALE DU TEXTE.

La thèse de Montesquieu, donc son idée principale, c'est que la liberté politique, aussi paradoxale soit-elle, parce qu'elle contraint l'individu par le biais des lois, est ce qui garantit la liberté individuelle.

ETAPES DU RAISONNEMENT.

I. Ce qu'est la liberté politique : non pas agir selon la volonté individuelle, mais selon la volonté commune.

« Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. »

↳ La démocratie se définit comme la liberté du peuple, la concrétisation au moins minimale de sa volonté ou de la volonté générale. Pourtant, première chose paradoxale : la liberté politique semble aller à l'encontre de la définition de la démocratie puisqu'il ne s'agit pas là d'agir comme on l'entend... La liberté politique, donc, va-t-elle à l'encontre de tout esprit démocratique ?

« Dans un État, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. »

↳ Montesquieu par une tournure de phrases peu évidente, insère ici la notion de devoir pour expliciter sa position. Dans la sphère politique, donc l'État, donc une société régie par des lois,

des règles légales à respecter, la liberté a une définition bien précise : « pouvoir faire ce que l'on *doit* vouloir », autrement dit, ma volonté individuelle doit se soumettre à la volonté générale, celle qui dit ce que l'on doit individuellement vouloir, alors je peux en ce sens faire ce que je dois vouloir... À l'inverse, la liberté consiste « à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir », il s'agit donc de ne pas se contraindre à agir inversement à la volonté commune. Si ma liberté individuelle va à l'encontre de la volonté du peuple, je suis contraint à agir inversement à ce que je ne dois pas vouloir et donc, politiquement du moins, je ne suis pas libre ! On accède là à une dimension absolument politique de la liberté, on le voit puisqu'il ne s'agit pas du tout de faire ce que l'on veut.

II. La différence entre indépendance et liberté, ou la liberté politique comme garante de la liberté individuelle.

« Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent : et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient ce même pouvoir. »

↳ Montesquieu distingue ici la liberté de l'indépendance. La liberté, en son sens politique, c'est à la fois le devoir d'obéir aux lois, mais aussi un droit... Cela rejoint l'idée du contrat social où l'individu, en devenant citoyen, s'oblige à obéir aux lois pour atteindre un degré de liberté plus élevé. D'ailleurs, la fin de la phrase le précise bien : si on pouvait faire ce qui est interdit par les lois, si on se posait en totale indépendance vis-à-vis de ces dernières, on mettrait en péril notre liberté politique, cette garantie de liberté permise par le pacte social, puisque tout le monde en ferait autant, il n'y aurait plus de lois, et les uns iraient à l'encontre des droits des autres. On comprend donc ici que la liberté politique ne va pas à l'encontre de la liberté individuelle, mais elle la garantit et l'institue.

Question 2. Expliquer.

a) « Dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut »

Comme dit dans l'explication au-dessus, la démocratie se définit par la volonté du peuple, donc la communauté, dans une démocratie, semble bien agir comme elle le veut, mais cela suppose évidemment une distinction entre volonté particulière et volonté générale.

b) « la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir »

Au vu de la réponse à la question a) on comprend ici que la liberté politique est liée au devoir, je ne peux pas être libre politiquement si je fais ce que je veux, mais si je fais selon ce que je dois vouloir, autrement dit selon la volonté générale et les lois.

c) Que signifie « l'indépendance » dans le texte ?

L'indépendance ici signifie s'exclure des lois de la société, agir indépendamment du collectif. Ici cela mettrait en péril la liberté politique...

Question 3. Les lois sont-elles nécessaires à la liberté ?

Voici un plan possible pour le traitement de ce sujet :

I. Thèse de Montesquieu : oui, les lois sont nécessaires à la liberté

- A. La liberté selon Montesquieu : une liberté politique avant tout
- B. Les lois (liberté politique) comme garantie de la liberté individuelle

II. Le paradoxe de la liberté politique : les lois contraignent la liberté individuelle

- A. Je ne fais pas vraiment ce que je veux
- B. Donc une liberté négative...

III. Les lois morales seules permettent de dépasser ce paradoxe

- A. La distinction entre « liberté » et « autonomie » (obéir à ses propres lois)
- A. La vraie liberté est donc morale et non politique